Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 49 (1920)

Heft: 2

Rubrik: À Monsieur F.-J. Oberson

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

par les obus, des villages dont les maisons étaient éventrées ou démolies, des cimetières aux nombreux tertres surmontés d'une croix de bois, ornée parfois de couronnes fanées. Spectacle désolant, dont aucune description ne peut dire toute la tristesse, qui donne une idée juste des maux effroyables engendrés par la guerre et dont la vue fait jaillir les larmes des yeux les moins enclins à pleurer. Après avoir fait une quarantaine de dix jours dans un village du Tyrol, les fugitifs arrivèrent en Suisse. C'était le 12 juin 1918 ; il y avait quatre ans que notre compatriote n'avait pas revu le pays de son origine, terre hospitalière, où il allait passer le temps que durerait le règne néfaste et destructeur du bolchévisme. Après la tourmente révolutionnaire, et peut-être déjà avant la fin du régime actuellement au pouvoir, il ne manquerait pas de retourner à Kiev, où se trouvent ses collègues dans l'enseignement et où l'attendent des fonctions aimées, qu'il a su mériter par la persévérance de son labeur.

Pour l'instant, il s'agit de bien autre chose. Le temps n'est pas encore arrivé, où il puisse retourner au foyer heureusement fondé, dont la lente acquisition démontre une fois de plus la vérité proclamée par le fabuliste :

> Travaillez, prenez de la peine :
> C'est le fonds qui manque le moins.

Plus que d'autres moins bien inspirés et surtout moins courageux au travail persévérant, il a su faire une heureuse application personnelle du sage conseil donné par le poète aux ouvriers de la terre :

> L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture.

Sous une autre forme, saint Augustin a dit : *Fructus solet laborem consolari*, et saint Jérôme a écrit : *Nihil sine magno labore vita dedit mortalibus.* Maximes qui constatent toutes le même fait : pas de succès acquis sans peine. Maximes dont il est nécessaire de bien se pénétrer. Maximes enfin qui semblent avoir été les devises fécondes, mises en pratique par M. François Sermoud — car c'est de lui qu'il s'agit dans ce récit fidèle et nullement embelli — maître de langue française au gymnase impérial Alexandre, lecteur aux Cours supérieurs de Kiev et chargé de la méthodologie de l'enseignement du français aux Cours pédagogiques de Jérebtsov. *Labor improbus omnia vincit.*

J. F.

A Monsieur F.-J. Oberson

Monsieur l'Inspecteur,

La lettre ouverte que vous m'avez adressée par l'intermédiaire du *Bulletin* débute par une tirade vaporeuse et alambiquée dans laquelle chevauchent des mots sonores et des allusions singulièrement

vagues. Vous parlez de *soleil nouveau,* d'*Amérique nouvelle,* d'*évolution*, de *chercheurs infatigables :* autant de mots qui demandent à sortir de la pénombre dans laquelle vous les avez prudemment enveloppés. Qu'il souffle dans le corps enseignant primaire un esprit nouveau, mais qui n'a rien de subversif, c'est un fait qu'il serait vain de nier et contre lequel il serait inutile de vous insurger.

« Où sont donc les neiges d'antan ? »

devez-vous soupirer avec le poète. Je comprends votre amertume. Il est, en effet, décevant pour un berger de voir son ancien troupeau, indifférent aux signaux de sa houlette, enjamber les clôtures, abandonner les pacages coutumiers pour s'en aller à la recherche d'une herbe plus fraîche et plus savoureuse. Résignez-vous, Monsieur l'Inspecteur, prenez votre parti de l'inéluctable, vous souvenant qu'en ce monde tout évolue. Des idées neuves surgissent, sous la poussée des événements et la pression des nécessités des tendances nouvelles se dessinent. Tandis que certains esprits chagrins, enclins à l'hypocondrie, se lamentent, morigènent, crient à l'aberration, voire au bolchévisme, serrent les freins et s'évertuent à retenir l'attelage, d'autres, moins pessimistes, se réjouissent, encouragent, signalent les écueils, écartent les obstacles, montrent la bonne voie et saluent ces mouvements d'idées du beau nom de Progrès. Il y aurait là ample matière à dissertation, mais le sujet n'ayant qu'un rapport indirect avec l'objet principal de votre lettre, je ne puis que l'effleurer au passage.

Vous formulez contre moi, Monsieur l'Inspecteur, de très sérieux griefs.

1° Je n'ai pas essayé de répondre, dites-vous, à « l'argumentation serrée » que vous avez publiée en faveur de l'enseignement de la langue française par le moyen de « lectures appropriées ». Je vous laisse la satisfaction de croire à la sûreté de vos arguments. Les raisons que vous avancez dans votre brochure sont toujours tranchantes comme une épée et je me plais à vous reconnaître une puissance d'affirmation peu commune. J'en ai une nouvelle preuve dans l'assurance avec laquelle, en défendant notre Livre unique, vous parlez de lecture « appropriées ». Ce qualificatif, qui sort si complaisamment de votre plume, constitue précisément le nœud du débat, le point central autour duquel gravitent les réclamations et les récriminations de ceux qui enseignent. Quoi, c'est cet amas de chapitres indigestes et souvent inassimilables que vous appelez lectures appropriées ! Décidément, Monsieur l'Inspecteur, vos pilules sont un peu trop dorées. Dans Brunot et Bony, dans Vignier, dans Maquet et Flot, etc., vous trouvez des textes choisis ou écrits en vue d'enseigner telle ou telle règle de grammaire. Nos livres des 2me et 3me degrés, au contraire, sont le résultat d'une compilation faite au petit bonheur ; tout chapitre est appelé indifféremment à résoudre

n'importe quelle difficulté de notre langue, rien n'est préparé dans un but grammatical précis, tout est laissé au hasard de l'improvisation. C'est là qu'est le défaut de la cuirasse ; c'est là que votre bateau craque et se disjoint. En théorie, dans un paisible cabinet de travail, cette voie d'eau apparaît insignifiante et facile à aveugler, mais, dans la pratique, il n'en va pas de même et la fissure est d'autant plus large que la classe est plus nombreuse ; seul, un bon « oreiller de paresse » sera capable d'y remédier efficacement.

La lecture de votre lettre me suggère une autre réflexion que, sans y mettre malice, je me permets de signaler à votre perspicacité. Parlant de nos manuels, vous dites qu'ils ont des défauts qu'on leur reproche à juste titre. Des lectures appropriées, des livres défectueux : comment pouvez-vous, sans un sourire narquois à l'adresse du bénévole lecteur, concilier ces deux jugements ? Pour mon compte, j'opine pour le dernier. Vous-même, en assumant, il y a une quinzaine d'années, la tâche ardue et très méritoire de présider une commission chargée de tout remettre à neuf, n'avez-vous pas prononcé une catégorique condamnation de nos moyens d'enseignement ? Et serait-il malséant, à ce propos, de solliciter quelques renseignements sur cette œuvre de rénovation que vous avez courageusement endossée ? Quinze ans d'attente, c'est long et une légitime impatience gagne le corps enseignant. Si l'on en juge par la durée de l'opération, ce travail de refonte doit être bien délicat et bien compliqué. L'appareil serait-il hors d'état d'être retapé ou faut-il ajouter créance aux racontars de certains grincheux qui, très irrévérencieusement, prétendent que les manuscrits présentés ont obtenu une concession à perpétuité dans le cimetière de nos archives ou même qu'ils se sont envolés en fumée par certaine cheminée de notre capitale ? Vos éclaircissements, sans nul doute, réduiront à néant ces peu charitables suspicions.

2° Vous m'accusez, Monsieur l'Inspecteur, d'avoir avancé des faussetés. C'est là un pavé de fort calibre et, après l'avoir lancé à la face d'un contradicteur, il serait, me semble-t-il, de bonne polémique de le faire suivre de quelques preuves. Oh ! je ne serai point exigeant ; quelques menues brindilles et je me déclarerai confondu. Je suis très fier de croiser le fer avec un adversaire de votre taille ; toutefois, si vous le voulez bien, allons-y avec courtoisie et n'amusons pas trop la galerie par des coups maladroits ou des vocables malsonnants.

3° Vous m'invitez avec une insistance qui me touche à lire Bony, à lire Bouillot et surtout à lire votre brochure et à mettre en pratique vos directions. Eh bien, Monsieur l'Inspecteur, j'ai lu Bony, j'ai lu Bouillot, j'ai lu et relu votre étude et malgré tout je me trouve encore dans le troupeau très compact de ces réfractaires, de ces dure-à-cuire impénitents qui, malgré toutes les objurgations, demeurent insensibles aux charmes d'une méthode parée de toutes les grâces germa-

niques. Je patauge, je tâtonne comme le 99 % de mes collègues; on l'a proclamé assez clairement dans une conférence d'inspecteurs à laquelle vous participiez.

Votre opuscule, m'écrivez-vous, est le fruit de 25 ans passés au service de l'enseignement primaire et professionnel. Loin de moi la pensée de ravaler vos mérites. Votre activité, dans de nombreux domaines, fut d'une belle envergure; durant votre carrière, vous avez beaucoup vu, beaucoup contrôlé, beaucoup noté; vous avez abattu beaucoup de besogne et mené à bien de rudes tâches, mais vos théories seraient autrement convaincantes si elles avaient passé dans le creuset de la pratique. Le contact direct et journalier avec une escouade de bambins en aurait probablement fait éclater quelques-unes comme de vulgaires utopies et vous aurait montré l'acquisition des connaissances grammaticales sous un angle moins chimérique. Et qui sait, vous vous trouveriez peut-être, à l'heure qu'il est, à la tête de ces « ronchonneurs » qui, comme moi, réclament et ne se lasseront point de réclamer une amélioration de nos moyens d'enseignement.

Pour le moment, vous êtes un fougueux défenseur de la méthode « officielle » et vous poussez même l'amabilité à mon égard jusqu'à me rappeler « les ordres reçus de qui de droit ». La leçon sent l'autoritarisme à plein nez et vous montrez, en me la donnant, un bout d'oreille qui n'a rien de démocratique. Contesteriez-vous aux instituteurs le droit de discuter de méthodes et de pédagogie et estimez-vous qu'une attitude de prostration béate et rampante est la seule qui leur convienne? Ce serait étouffer toute initiative, toute velléité de recherche, toute tentative personnelle vers le mieux. Dans le domaine intellectuel plus que dans tout autre, la contrainte n'a jamais fait que des pleutres ou des révoltés. Les idées, voyez-vous, sont comme les clous; plus on tape dessus, plus on les enfonce.

4° Vous avez laissé pour la fin de votre lettre l'argument décisif, le coup d'assommoir qui, dans votre pensée, devait terrasser à jamais tous les partisans d'une grammaire. Cet argument est tiré de la lettre que vous a adressée Mgr Esseiva. Je comprends jusqu'à un certain point votre satisfaction, mais je n'envisage nullement cette lettre comme une condamnation. Je m'explique. Votre étude intitulée *Nos méthodes* contient une partie historique dont le mérite est réel. Cette question n'avait jamais été traitée sous cette face et elle méritait de l'être. Vous aviez devant vous un travail de recherches et de coordination considérable et en toute impartialité, je dois vous rendre le témoignage d'avoir éclairé consciencieusement le sujet. Tout au plus pourrait-on vous signaler quelques lacunes dans la vérification des sources exploitées.

Dans la 2me partie de votre ouvrage, vous traitez de nos méthodes actuelles et, avec une chaleur et une conviction certainement très sincères, vous prônez la méthode inductive. Je crois qu'en ce

domaine, Monsieur l'Inspecteur, vous avez simplement enfoncé une porte ouverte chez nous à deux battants par le regretté professeur Horner. Aucun membre du corps enseignant ne nie la valeur de la méthode inductive ; seulement, jusqu'à quel degré, dans chaque branche, peut s'employer cette méthode ; quand et comment est-il opportun de faire une concession à la méthode déductive ? Ce sont là des difficultés que vous n'avez pas résolues et ce n'est pas à coups d'affirmations redondantes que de pareilles questions seront élucidées.

Lorsque votre plaquette est sortie de presse pour prendre, en partie, le chemin peu glorieux d'un galetas, vous en avez envoyé un exemplaire à Mgr Esseiva. Notre vénéré Prévôt prit connaissance de ce traditionnel « hommage de l'auteur » et vous envoya une lettre de remerciement où perce la grande bienveillance qu'il sait pratiquer à l'égard de chacun. Vous avez été enchanté de cette réponse, tellement enchanté que vous la fîtes publier. En apprenant le fait, on raconte que Monseigneur s'est écrié : « Et voilà M. Oberson qui m'attribue une compétence que je n'ai pas ! » C'était le propos d'un homme d'esprit qui ne s'accorde que juste le degré d'autorité qu'il possède réellement, qui n'oublie pas que le supérieur a souvent des compétences d'ordre intellectuel que l'inférieur n'a pas, mais, qu'en retour, des inférieurs peuvent avoir aussi, sur divers sujets, des connaissances plus étendues que le supérieur, si haut placé soit-il. Ainsi, dans un cas de médecine ou de chirurgie, je n'irai m'adresser ni à l'évêque du diocèse, ni au Pape, auxquels pourtant, dans les questions religieuses, je me déclare filialement soumis. C'est là un principe admis par tout le monde, mais que vous avez délibérément laissé de côté. Mgr Esseiva vous l'a spirituellement rappelé par ces mots : « M. Oberson m'attribue une compétence que je n'ai pas. » La leçon est bonne à cueillir ; acceptez-la avec déférence ; je l'enregistre, moi aussi, avec un respect qui n'est pas en désaccord avec la thèse que je défends.

Nos idées pédagogiques ne sont point, d'ailleurs, j'en suis convaincu, aux antipodes les unes des autres.

Vous voulez, comme moi, une éducation basée sur un solide fondement moral et religieux. Je suis, comme vous, partisan de la méthode inductive dans l'enseignement de la langue. Là où nous nous séparons, c'est dans la tactique à suivre. J'ai dit et je répète haut et ferme que les moyens d'enseignement dont nous disposons sont défectueux et insuffisants et qu'un cours de langue complet nous est nécessaire. Que l'ouvrage qui nous manque prenne place entre les deux couvertures de nos manuels, qu'il soit enfermé sous des couvertures spéciales : c'est simple affaire de reliure.

La jument de Roland, racontent les chroniques, avait toutes les qualités sauf une : elle était morte. Notre Livre unique, tel qu'il a été exécuté, ne vaut guère mieux ; il n'a pas encore expiré, à la vérité, mais il en est à ses derniers spasmes. Informez-vous, par-

courez nos districts, partout vous constaterez qu'on soupire après le retour des grammaires. Vous les verrez, ces pauvres proscrites, revenir en tapinois dans leurs anciens foyers.

Abandonnez donc ouvertement cette épave, qui a nom « Livre unique », à laquelle vous vous agrippez avec l'obstination d'un naufragé. Votre navire désemparé fait eau de toutes parts. La question d'une grammaire fribourgeoise est même officiellement à l'étude. Mettez votre enthousiasme et votre ardeur conquérante au service d'une meilleure cause; aidez-nous à sortir de la tour d'ivoire dans laquelle nous sommes confinés; poussez hardiment au char du Progrès et ne vous cristallisez pas dans un passé révolu.

Au nom des partisans de la grammaire, je vous tends la main, Monsieur l'Inspecteur, et vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments. A. Wicht, *instituteur*.

Le choix d'une profession

(Suite.)

Dieu a condamné l'humanité aux peines et aux misères de cette vie. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, tu élèveras ta famille avec peine et soucis. » Après cette déchéance, l'enfant naît avec des penchants mauvais. Si son éducation est manquée, la société souffrira d'un scélérat de plus. Est-il vrai que par hérédité, il aura des dispositions de vivre de telle façon plutôt que de telle autre. On dit : « C'est une famille de vauriens, c'est une famille d'honnêtes gens. » Mais suis-je bon ou mauvais, parce que je descends de telle famille ? Suis-je né mécanicien ou panetier ? Est-ce que par instinct je sais filer, tisser, pétrir, labourer, ensemencer ! Tout est à former chez l'enfant. S'il semble être né sot, par contre, il a reçu de la Providence des dons cachés qui se développeront avec l'âge par le travail de l'éducation. Les aptitudes qu'il manifeste dans son jeune âge sont habituellement les germes de celles qu'il manifestera toute sa vie. Cependant elles peuvent se modifier en partie avec le temps selon le milieu où il vit. Dès son entrée dans le monde, il prendra possession du savoir et des défauts des parents; il s'en appropriera comme de leur fortune — s'il y en a — il en sera l'héritier naturel. Plus tard, à l'âge de scolarité, son horizon s'élargira. La société viendra en aide à la famille pour former de cette force nouvelle un homme de valeur, un citoyen utile à l'Eglise et au pays.

Les qualités requises pour former un homme d'avenir sont l'ordre, l'application, la ponctualité, l'obéissance prompte et joyeuse. A l'âge de la scolarité, il sera nécessaire de développer l'esprit d'initiative de l'enfant, la confiance dans ses propres forces, une persévérance inébranlable dans le bien. Or, ces qualités ne sont pas innées, il faut les acquérir, jeune, à la maison, sur les bancs de l'école. « Le